



SCÈNES



Phèdre disjonctée

En optant pour un jeu d'acteurs au bord de la crise de nerfs, **Christophe Rauck** brise la perfection de l'alexandrin racinien et redonne à cette tragédie sa puissance brute.

Faute avouée est à moitié pardonnée. Pour vérifier l'inanité d'un tel dicton dans ce monde de brutes, rien de tel que d'assister à la mise en scène de *Phèdre* de Jean Racine

par Christophe Rauck, en forme d'adieu gonflé à bloc au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis – il vient d'être nommé directeur du Théâtre du Nord à Lille. Cette maxime, bien que pétrie de bonnes intentions levées au ferment d'une charité un brin désordonnée, ne résiste pas au constat suivant : la vérité n'est pas toujours bonne à dire.

Prenez Phèdre, femme tragique de la pire espèce, de celle qui aime là où c'est interdit et n'aime pas là où elle le devrait. Epouse du roi Thésée, mal lui en a pris de succomber à l'attrait du premier fils de ce dernier, Hippolyte, pourtant rival avéré de son propre fils pour la succession au trône. Et cela n'a servi à rien de tenter de maquiller en haine un amour scandaleux, puisqu'elle finit, trompée par l'annonce de la mort de Thésée, lequel ne tarde pas à refaire surface, par avouer son amour à qui veut l'entendre, d'Œnone, sa nourrice et confidente, à Hippolyte lui-même.

Et comme si cet aveu ne suffisait pas à tremper cette tragédie dans le sang de la vengeance, Racine use de ce motif initial pour broder une série d'amours interdites, tel celui d'Hippolyte pour Aricie, princesse athénienne de sang royal et esclave de Thésée, qui sait qu'en aimant Hippolyte,

elle brave l'existence de recluse où l'enferme le roi. On ne saurait donc décrire Hippolyte autrement qu'en bourreau des cœurs occupé à guerroyer de par le monde.

Avec un décor qui empieète sur la salle et joue de la démesure des signes, ceux de la guerre dont témoigne l'amoncellement d'armures et de casques, surmonté d'une carcasse de cheval, sur l'avant-scène, et ceux du palais et de ses lustres et alcôves, sans oublier l'armoire à pharmacie où se rue Phèdre dans un accès de désespoir pour mettre fin à ses jours, Christophe Rauck annonce la couleur : l'excès, ici, règne en maître. Et se justifie : "*Racine nous impose sa démesure.*" Comme dans un jeu de miroir qui se démultiplie à l'envi, chaque aveu d'amour revient à cracher ses tripes.

Les voix grondent, les corps tremblent, se roulent à terre, les épées volent et se fracassent au sol, les médicaments voltigent puis s'éparpillent... A ce jeu-là, saluons la précision dans l'excès des acteurs, de Cécile Garcia-Vogel, en Phèdre névrotique irrésistible, à Pierre-François Garel, impétueux Hippolyte, et de Camille Cobbi, en Aricie délicieusement garçon manqué, à Olivier Werner, Thésée patibulaire et irascible, mais qui le paiera cher et finira seul au monde. **Fabienne Arvers**

Phèdre de Jean Racine, mise en scène Christophe Rauck, avec Cécile Garcia-Vogel, Pierre-François Garel, Camille Cobbi, Olivier Werner, jusqu'au 6 avril au TGP de Saint-Denis, theatregerardphilipe.com

2872e5905590b709a2d54c14d108657300a8ca45518041b